La fratrie introuvable : (les fils rouges de Marianne)

Die roten Söhne der Marianne oder: die unauffindbare Bruderschaft

Jean-Pierre Lefebvre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2523>

DOI : 10.4000/germanica.2523

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1989

Pagination : 13-26

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Jean-Pierre Lefebvre, « La fratrie introuvable :

(les fils rouges de Marianne) », *Germanica* [En ligne], 6 | 1989, mis en ligne le 28 novembre 2014, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2523> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2523>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

La fratrie introuvable : (les fils rouges de Marianne)

Die roten Söhne der Marianne oder: die unauffindbare Bruderschaft

Jean-Pierre Lefebvre

1. Passage de la frontière

- 1 Liberté, égalité, fraternité : à peine l'aura-t-on sans trop peiner traduite, la célèbre formule, l'emblématique trio, bonneté de rouge, la tricolore de concepts, die Tricolore des Begriffs, qu'on sera loin déjà, très loin de sa patrie.
 - Rien à déclarer ?
 - Si : *Liberté*.
 - C'est bon, allez-y... (ça passe, cet oiseau-là, toutes les barrières).
 - Et puis aussi : *Fraternité, Brüderlichkeit und seidumschlungen Millionen...*,
 - D'accord aussi : et dans l'étreinte universelle, foin des concepts, elle existe. Passez...
 - Ah, j'avais oublié : *Égalité*.
 - Ça, mon cher, attention ! Je vous arrête : Gleichheit, c'est tout autre chose, c'est aussi l'identité. Seul le concept français est strictement quantitatif... Il faut convoquer une commission de spécialistes ! Veuillez aller vous ranger dans le parking à côté des bâtiments, je vous prie...

*

2. Rushes

- 2 Quand Hölderlin dévale les ruelles de Tubingue en hurlant qu'il n'est pas *jacobin*, et que vive le roi ! en 1806, ça n'a pas non plus tout à fait le sens qu'on croit. Il pourrait y avoir malentendu.

- 3 Ou quand venus du germanique septentrion de leur péninsule, dans un des premiers films connus des frères Taviani, quelques carbonari piémontais partent prêcher au peuple du sud l'évangile de la révolution, longtemps avant celui de la Sainte Carabine, et baptisent le pur, le plus dur d'entre eux *Alonsanfan*, et gonflent les voiles rétives de leur bateau au souffle d'une drôle de *Marseillaise* sans écho : ils tirent ce même fil tordu, et doubleau moins, par l'Allemagne, mais quel fil est-ce ?...
- 4 Ou lorsque dans un opuscule à jaquette bleu pâle, frappé en l'an de disgrâce du cent-cinquantenaire de l'insolent événement démocratique, en 1939, de l'estampille à croix-gammée de l'archivarius maximus des bibliothèques de la Wehrmacht, sous la plume d'un nommé Wilhelm Ihde, Robespierre et Frédéric II vont, morts qu'ils sont, devisant parmi les épis mûrs et les blés non encore moissonnés de Belle-Alliance, non loin de Waterloo, pour célébrer en dialogue l'écrasante victoire des principes nationaux allemands sur l'esprit de la Révolution française : que font-ils ? Qu'ont-ils vraiment à se dire et s'entendre dire ? Et le maître de la Terreur est-il celui qu'on croit ?
- 5 Et lorsque Bellarmin-Alexandre von Humboldt, né de la huguenotte Colomb et du très urgermanique papa, tout comme son frère, éduqué par le rousseauiste avant-gardiste Campe, s'en vient chercher à La Rochelle un compagnon pour visiter les Amériques, puis s'installe à Paris et décrit le Cosmos dans la langue aux trois couleurs : vient-il chercher dans cet exil quelque chose qui lui manque là-bas ?
- 6 Et cependant que le fulgurant, l'Evariste Galois, le Champollion de Darmstadt, dissecteur de barbeaux pour les zoologistes francophones de Strasbourg, Duvernoy and Cie, dissimule à son courrouceux père les feuillets de *La Mort de Danton* sous les compendium de Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire : quel air passe sous les carreaux ?
- 7 On n'en finirait pas de poser ces questions, et même en ces années où l'heure de leur fin semble annoncée dans un ultime enterrement des querelles, et bénie même par les marchands de canon (O Tucholsky !) on pourrait encore, à titre de contribution paradoxale aux temps nouveaux, fouiller un moment la vieille blessure, des fois qu'elle serait ce que nous avons de plus intéressant à nous dire, préparer le terrain en quelque sorte, des ennuyeuses soirées d'hiver du troisième âge européen à venir, et des quelques mots que Marianne aura encore le courage de prononcer au deutscher Michel fatigué:

- Tu te souviens ce qu'on a pu s'engueuler...
- Mmmh, c'est loin tout ça...
- Heureusement qu'aussi...
- Mmmh...

*

- 8 On pourrait, par exemple, pour faire revivre ce cher passé mal connu, mal souvenu ! relire un poème écrit par Heine peu après le coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte et malicieusement glissé dans le *Romancero*, et qui pose une intéressante question qui intéresse à sa façon la nôtre : savoir, à quoi cela a-t-il pu servir de couper la tête (bourreau certifié français) à cette chère Marie-Antoinette (tête certifiée autrichienne), d'avoir commis un acte aussi héroïque, juste, esthétique même quand on voit le résultat, soixante ans après...

- 9 Ou bien, puisque le chien crevé Napoléon, de toute façon, se trouve partout dans ce jeu de quilles (y compris dans la fantasmagorie d'Hitler), on pourrait aussi convoquer l'autre, l'oncle, quand Hölderlin le rencontre sur son chemin, et nous demander pourquoi, maintenant qu'en théorie ça ne devrait plus déranger personne, il y a eu tant de résistance en Allemagne à « envisager » cette rencontre.

3. «... *Lächelt sie mit dem Steiße*». Heine

- 10 Dans le contentieux franco-allemand, il y a l'ami Heine. Et pour sceller les grandes réconciliations officielles des années 1960 et 1970, il y a eu des gestes autour de Heine, de son nom, de son fonds manuscrits. Parce qu'il avait été le plus allemand des Français et le plus français des Allemands, parce qu'il avait œuvré pensait-on à la connaissance mutuelle (l'amitié). Pour réparer aussi quelques forfaitures commises à son endroit entre 1933 et 1945, dont la plus innocente fut sans doute de déclarer la Lorelei « d'auteur inconnu » dans des manuels et des anthologies des deux pays. Sans doute enfin, parce que les poèmes de Heine avaient été pendant un siècle une espèce de viatique de résistance, un trésor transportable dans l'exil, un talisman moral.
- 11 Ceux qui pourtant en ont fait, en toute bonne foi, cet usage, préféraient sans doute ignorer les arrières réels de l'amitié de Heine pour la France, et comme on leur tendait d'outre-Rhin un miroir adéquat à ce désir, on en est resté là.
- 12 Je veux dire que ce n'est pas d'être né par les hasards des occupations militaires dans un territoire sous administration française, ou quelque autre raison intéressée, qui fonde cette amitié, mais un lien de la fratrie introuvable, un fil détricoté du bonnet de Marianne, rouge.
- 13 Rouge comme Sefchen, la fille du bourreau, chère aux Mémoires de l'auteur. Rouge aussi comme le sang des guillotins.
- 14 Ou pour dire les choses autrement : Heine a jusque dans les années 1850, jusqu'à sa mort en 1856, parlé de la Révolution française et de ses aspects sanglants, voire hostiles au monde germanique, avec une espèce de sympathie solide. Témoin ce poème *Marie Antoinette*, au début du premier livre du *Romancero*.
- 15 Déjà celui qui le précède dans les « Historien », *Karl I*, où le roi berce dans une cabane un jeune enfant de charbonnier (cabanes de la Charbonnerie européenne qui préfigurent peut-être les organisations révolutionnaires de la deuxième moitié du XIX^e) promis à être un jour son bourreau, sent plus le fer de guillotine que le tranchant de hache anglaise : «im Nacken klirrt mir das Eisen».
- 16 On sait par ailleurs que Heine a posé la série ouverte 1649-1793-???, à l'époque des *Zeitgedichte*, comme pour désespérer de la révolution allemande.
- 17 Dans *Marie Antoinette*, une espèce de Lever de la reine se déroule au Pavillon de Flore. Tout le beau linge est en tenue. Mais il manque les têtes, et donc, malheur, on n'a pu coiffer ces dames. C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau, et à la guillotine. Plus tard, le soleil de la raison risque un œil au rideau des hautes fenêtres, et recule aussitôt, horrifié. La fable est transparente à souhait : on leur a coupé la tête, mais le cirque social continue. Malgré les révolutions (1789, 1830, 1848), l'ancien régime revient toujours d'une façon ou d'une autre, et avec lui, l'arbitraire, la misère du peuple, le luxe des grands etc.

- 18 Ce qui est clair, dans cette pochade comme dans les autres textes, c'est que Heine – fidèle en cela à sa lecture de Kant, mais aussi sans doute de Hegel – n'a jamais le moindre mot de regret sincère à propos de la guillotine, qui est avant tout chez lui l'instrument qui a décapité la royauté : une espèce d'emblème moral, une raison d'aimer la France.
- 19 Bien des thèmes révolutionnaires chez lui ont suivi le chemin classique du désenchantement, même s'il exprime celui-ci dans des termes souvent très équivoques, avec des sursauts de nostalgie terrible (*Enfant perdu*). Jamais la guillotine ne semble touchée par ces vagues de doute. La plaisanterie sur ce sujet pourrait à la rigueur être lue comme une réaction équivoque, et partiellement critique. Mais autant renoncer à cet espoir.
- 20 Ce faisant, symboliquement, Heine tranche le seul mode d'existence concrète de lien institutionnel franco-allemand qui ait existé de son temps : les mariages féodaux, et en particulier royaux. Ou, si l'on veut : il installe dans une référence sanglante et sacrée, il *consacre* la substance politico-sociale de l'instance franco-allemande. Ce qu'il avait signifié à sa façon, positivement, en participant aux *Annales franco-allemandes* de Marx, Ruge & Cie, en 1844, ou lorsqu'il proclamait qu'en Europe il n'y avait « plus de nations, mais des partis », il en préserve l'écho dans un de ses derniers poèmes publiés revenant sur cette question. La France ne cesse jamais d'être le pays de la Révolution.

4. Passage du Rhône ou du grand homme ? Hölderlin

- 21 Or c'est un peu cette espèce de tautologie historique que l'on retrouve quand on se demande ce qui s'est passé en France dans la vie et dans la poésie de Hölderlin ?
- 22 C'est une question à laquelle on répond le plus souvent ainsi : pour ce qui concerne Hölderlin, on ne sait pratiquement rien, c'est une période sans documents, énigmatique, entre les deux lettres à Böhlendorff, entre décembre 1801, quand il quitte l'Allemagne et juin 1802, quand il passe le Rhin, au retour, à Kehl : une zone d'ombre, un trou noir, une page blanche, dans la petite histoire d'un homme très seul.
- 23 Pour ce qui concerne la France, à l'inverse, tout le monde le sait bien : il s'était passé rien que ça, la Révolution française, dix ans d'histoire dense, sanglante, étudiée, décrite, analysée, remémorée dans un million d'ouvrages, un océan de documents, une marée de phénomènes, un continent de conséquences, le paradigme est infini...
- 24 Mais aussi : la France était, pour ce genre d'Allemand, le pays où il s'était passé quelque chose, tout simplement, où il s'était enfin produit des événements comparables en charge tragique, épique ou héroïque aux histoires du monde grec.
- 25 Pourtant, quand Hölderlin en revient, le jumelage n'est ni Paris-Berlin, ni même Bordeaux-Nürtingen. Mais plutôt Hombourg-Combourg : non pas à cause de la rime qui associe la ville où Hölderlin a commencé, avant son voyage en France, un cahier de poème connu sous ce nom (*Homburger Heft* – Poèmes de Homburg), et sur lequel il a travaillé après son retour de France, d'une part, et d'autre part le trou breton où Chateaubriand, contemporain de Hölderlin, a passé son enfance. Mais parce que ces noms sont associés à la question de la Révolution, à la révolution comme question dans un temps où une sorte d'ordre nouveau semble y mettre un terme pour longtemps, au sortir de la décade prodigieuse 1789-1799. C'est le moment où ce qui s'est passé est du passé, parce que dans le pays le désir de ce dépassement existe. Au delà du 18 brumaire,

en plein cœur du Consulat. C'est sans doute pour des raisons de topique historique que les études sur Hölderlin et la Révolution s'arrêtent à 1799 (c'est le cas par exemple du petit livre de Bertaux). Mais ce respect de la topique classique condamne les études à la tautologie, à la simple spéculante, fût-elle déformée. Chez Hölderlin, le rapport comme savoir, expérience et conscience, se manifeste en décalage. Il est aux antipodes de l'illusion journalistique où nous baignons en 1989, où le commentaire et le savoir de l'événement ont quasi l'air de précéder l'événement lui-même, au point qu'il faut bénir les catastrophes naturelles pour leur fonction critique dans l'euphorique règne de l'omni-prévisibilité.

- 26 Pour dire les choses autrement, Hombourg-Combourg, Hölderlin observe la révolution française comme histoire et réalité d'un pays réel depuis un lieu et une date qui sont ceux, non de *l'Essai sur les révolutions*, mais du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, c'est-à-dire, depuis la perspective du reniement qui s'expose comme un jugement et comme un raisonnement historique démonstratif, comme une œuvre de connaissance, de réflexion sur ce qui s'est passé, en gros, entre la France et sa religion. Chateaubriand, qui avait écrit *l'Essai sur les Révolutions*, dans un esprit qui leur était plutôt favorable, fait allégeance en 1801-1802 à Bonaparte (certes encore considéré comme fils de la révolution) et à l'esprit du temps dans ses bornes historiques : celles du Consulat, de la Paix d'Amiens et du Concordat. C'est-à-dire aussi d'une époque absolument déterminante dans la configuration de ce qu'est encore la France actuelle, dans la stabilisation de ce qui est considéré comme l'œuvre de la révolution.
- 27 Avant de revenir sur cette histoire, on peut dire un mot d'un étrange avatar de l'herméneutique hölderlinienne : savoir, le refoulement du savoir possible, par les moyens philologiques les plus traditionnels, quant au voyage de Hölderlin en France. Alors que tout le monde s'accorde à considérer qu'il « a dû se passer » quelque chose, personne n'est vraiment allé voir sur place ce qui avait pu se passer, et du coup, dans les filiations génétiques événement-écriture, il ne s'est *rien* passé. Homburg I se soude sur Homburg II, l'avant s'indistingue de l'après, à l'image de ce qui se passe dans l'agencement rocambolesque des feuillets du *Homburger Folioheft*. Or, ce schéma est le même que celui de la parenthèse accidentelle dans le continuum des valeurs éternelles qui président à l'histoire d'un pays. L'idéologie même de la Restauration est : il ne s'est rien passé, l'Ancien régime n'est pas ancien. La Révolution, le 21 janvier 1793, sont des phénomènes atypiques.
- 28 En ce sens, la biographie de Hölderlin est parallèle ou plutôt homothétique à ce qui se passe sur la scène politico-historique.
- 29 Les deux actes manqués les plus intéressants qui témoignent de ce refus concernent l'interprétation du détour que Hölderlin fait par Lyon lors du voyage aller de Strasbourg à Bordeaux, et d'autre part la nature de la paix qui est chantée dans le poème *Friedensfeier*.
- 30 Le premier est intéressant pour la même raison que le second : la raison Napoléon, et, derrière elle, celle de la révolution. Napoléon, et non plus Bonaparte, bien qu'on soit encore sous le Consulat, parce que ce voyage se situe à l'époque où l'on a commencé sur la scène médiatique à substituer l'un à l'autre.
- 31 Tout le monde s'est demandé, et Hölderlin présente lui-même la chose comme étonnante dans une lettre à sa mère postée depuis cette ville, pourquoi en plein hiver 1802, alors que beaucoup de rivières étaient en crue, Hölderlin avait choisi de faire le trajet Strasbourg-Bordeaux en passant par Lyon. La plupart des biographes – se basant

sur la phrase : «Ich muß Ihnen noch sagen, daß mir die Reise über Lyon, als einem Fremden, von der Obrigkeit in Straßburg angeraten worden ist. Ich sehe also Paris nicht. Ich bin auch damit zufrieden» – ont expliqué ce détour par une mesure de protection policière des autorités françaises, qui ne voulaient pas que trop d'étrangers vinssent menacer le premier Consul. Pierre Bertaux quant à lui, flairant quelque erreur là-dessous, explique que cet itinéraire était en fait traditionnel.

- 32 Or, Lyon, dans la deuxième semaine de janvier 1802 était le lieu où Bonaparte devait venir en personne participer à la grande Consulta : c'est-à-dire à l'assemblée délibérative qui devait décider du sort de l'Italie, et où, à la surprise de beaucoup, il proclama quelque chose comme une première république italienne, donna le branle à l'hypothèse d'une double révolution politique et nationale, qui était la substance même des rêves politiques et nationaux de Hölderlin et de beaucoup d'Allemands.
- 33 Rien n'atteste absolument que Hölderlin ait vu Bonaparte. Mais il est en revanche irréfutable qu'il a fait un détour inexpliqué par une ville devenue pour quelques jours essentiellement, en présence du Premier Consul, le théâtre de sa préoccupation majeure : celle de l'usage national, hors de France, de la révolution.
- 34 Le second acte manqué n'est pas aussi général que le premier. Il concerne le poème *Friedensfeier*. Ce poème est très connu aujourd'hui en raison de ses qualités propres, mais aussi en raison des circonstances de sa découverte. Jusqu'en 1956 environ, on n'en possédait qu'une version fragmentaire et primitive, commencée selon toute vraisemblance en 1801, peu de temps après la Paix de Lunéville signée par Bonaparte entre la France et l'Autriche. En 1956 on a découvert une version développée, remaniée et surtout achevée de ce poème, sous un titre non équivoque : *Friedensfeier*. Cet acte manqué comporte deux temps.
- 35 Le premier temps, c'est qu'on n'a pas tenu compte pour commenter le poème du fait qu'il avait été considérablement remanié, et même entièrement refait après le séjour de Hölderlin à Bordeaux, et que donc on l'a considéré comme un simple achèvement du premier fragment : comme si deux ans au moins après la Paix de Lunéville il était encore temps d'en chanter la gloire... C'est tout le rapport de Hölderlin à l'actualité historique, à la politique, qui est en question ici. L'exégèse était tellement pressée de lui imputer une mutation, un détournement du politique, un « grand virage religieux » par exemple, qu'on a négligé le fait majeur, énorme, qu'entretiens était intervenue en Europe une paix bien plus importante : la Paix d'Amiens avec l'Angleterre et la promulgation des lois concordataires, c'est-à-dire la paix avec le Pape.
- 36 Cette erreur historique est en fait un lapsus politique. Il faut savoir en effet que ce poème, outre sa rocambolesque réapparition après cent cinquante ans de sommeil, a été l'occasion d'une grande querelle philologique autour de la question : qui est le Prince de la fête de la paix. Les plus réalistes, et sans doute aussi les plus fins des exégètes, ont compris qu'il ne pouvait s'agir que de Bonaparte. Les autres sont allés chercher du côté de Jésus, Dionysos, ou des allégories les plus tordues.
- 37 Mais le fait même que cette querelle ait pu se développer sans être tranchée ressortit pour l'essentiel à l'erreur d'attribution historique (Lunéville contra Amiens), à moins que celle-ci soit la conséquence inconsciente du désir d'identifier le Prince autrement que comme Bonaparte. À partir du moment, en effet, où toutes les gazettes d'Europe, et les services médiatiques du Premier Consul et déjà grand manipulateur d'opinion, ont chanté pendant toute l'année 1802, de Hambourg à Naples, la gloire de Bonaparte sous les traits du *princeps pacis*, si Hölderlin avait voulu désigner sous ces traits quelqu'un

d'autre, il l'aurait fait comprendre clairement, et son poème aurait eu quelque chose de clairement de négatif. Ce qui ne signifie pas encore que Hölderlin soit devenu bonapartiste...

- 38 Une autre raison à ce refoulement vient s'ajouter à toutes ces considérations, qui est peut-être la plus importante, et qui est du ressort de Hölderlin lui-même : après son retour de France, et malgré peut-être certaines apparences, Hölderlin *appelle un chat un chat*. Lorsque par exemple, il évoque son séjour là-bas, il le fait avec une précision quasi photographique, ou, pour dire les choses autrement, il est devenu extraordinairement prosaïque.
- 39 Non seulement il appelle un chat un chat, mais il a consciemment décidé de le faire. Le mot d'ordre est : *das Nächste ist das Beste*. Un célèbre poème inachevé porte quasi ce titre. C'est un poème « Retour de Bordeaux », où les paysages de France apparaissent à plusieurs reprises. Mais, et ici les choses se compliquent enfin, c'est aussi un poème qui fait écho par son titre, et par certains motifs au vademecum idéologique écrit à la hâte par Chateaubriand pendant toute la période des négociations de paix, sur la base d'éléments déjà accumulés antérieurement, et publié très délibérément au moment de la célébration du concordat, en avril 1802 : *Le Génie du Christianisme*.
- 40 La thèse principale, et sans doute l'une des raisons majeures du succès de ce manifeste de la réconciliation nationale est : laissons tomber la référence à l'antiquité, à la Grèce, à Rome, à cet univers passé et lointain, et occupons-nous de notre histoire, qui est chrétienne et européenne. Elle coïncide parfois à la lettre avec la problématique du propre et du national qui est au cœur des lettres de Hölderlin à Böhlendorff. L'une des métaphores de ce retour est celle des oiseaux migrateurs, qui sont l'objet principal du livre V de la première partie du livre. Et le sens de tout cet exposé est résumé dans le chapitre 14 de ce livre V, intitulé « Instinct de la patrie ». Et la tendance de ce résumé est condensée dans ses derniers paragraphes : l'histoire d'un Français chassé de chez lui par la Terreur...
- 41 Or le poème *Das Nächste Beste* est construit autour du motif des oiseaux migrateurs, en l'occurrence, les étourneaux, à propos desquels Hölderlin reconnaît qu'en d'autres temps, avant, du temps des illusions de son idéaliste jeunesse, il aurait dit, en les voyant : ces oiseaux viennent de Grèce et vont en Allemagne. Traduisons : ils viennent du modèle politique de la cité grecque, du modèle esthétique de l'art grec etc. et vont se poser directement, comme par miracle, en Allemagne. Or, le temps de cette illusion de jeunesse est terminé pour lui, et pour son temps, pour l'esprit du temps. Le temps de l'idéalisme, de la transposition autoritaire, mécanique, des modèles étrangers à notre génie, est terminé. Le temps qui vient est celui de la patience de la reconnaissance d'un autre rapport entre le réel et le rationnel, patience qui est aussi celle du concept : le temps de la philosophie de l'histoire de Hegel en quelque sorte.
- 42 Et la raison de cette fin, son révélateur, c'est l'expérience de la Révolution française. Voilà l'esprit du temps. Et l'homme qui incarne, qui fait exister réellement cette mutation, ce retour progressiste à nous-mêmes, c'est Bonaparte, le Prince de la paix etc.
- 43 On pourrait s'en tenir là. Constaté que Hölderlin, avant de s'enfermer dans la personnalité du pensionnaire de la tour, de 1807 à 1843, se détourne de l'étranger, la France, infléchit bien tout l'éventail de son travail poétique du côté du plus proche, prend à la lettre les conseils de Chateaubriand, commence des hymnes comme *Joseph*, le *Vatican*, *Colomb*, *Tristan*, *Luther*. On pourrait retrouver la répétition de cela dans les

bribes les plus éparses de ses manuscrits. Retenir ses cris de 1806 : je ne suis pas un Jacobin, et ne pas les imputer seulement à la peur de faire de la prison comme Sinclair, mais aussi à une évolution politique. Bref on pourrait le chateaubriandiser un peu avant de l'abandonner à son sort malheureux. Et ce d'autant plus aisément qu'il était déjà, avant de venir en France et avant que ce livre paraisse, sur ce chemin-là. La comparaison des deux lettres à Böhlendorff est tout à fait éclairante.

- 44 On pourrait même interpréter dans ce contexte l'apparition du syndrome Scardanelli : il signifie très clairement que le très révolté Hölderlin, bourgeois intellectuel fier de son nom et de la beauté de son œuvre, est devenu le très obéissant, très respectueux et très humble bibliothécaire sans nom, qui chiffonne à plaisir les poèmes d'ancien régime rédigés quasi sur commande, et les jette comme de vils objets de rotture, comme Brennus criant en dérision de son sort : malheur aux vaincus ! Pendant toutes ces années de restauration et de réaction européenne, Hölderlinne s'amuse pas, comme Heine et d'autres, au jésuitique jeu des ruses de la raison politique. Il entérine la sentence de l'histoire : on a perdu ! Et puisque vous avez gagné, Messieurs de la haute, souffrez qu'au moins on puisse en être devenu fou et vous forcer à le voir, en sorte que votre bonheur d'avoir repris le pouvoir ne soit pas absolu, ne soit pas sans partage, mais demeure enlaidi et hanté par cette vérité aussi dure que la réalité : savoir, que votre pouvoir est aussi vide de poésie que de justice, et que votre retour, du point de vue de l'Esprit, ne peut être compris que comme une aberration qui vous tend, justement, son miroir. Mais le fait même de tendre le miroir sans ruser serait déjà le geste tragique d'Antigone.
- 45 Bref, on pourrait : et certains s'en tiennent, *mutatis mutandis*, à cela. Ou pire : prétendent qu'il a retrouvé Dieu, est devenu catholique, et autres fariboles...
- 46 Cette lecture est réductrice, injuste.
- 47 D'abord, il faut noter que Hölderlin signe aussi, deux fois au moins, depuis sa position de valet humilié (Scardanelli) du nom d'un révolté et pas du moindre : Buonarrotti ! Celui-là même que Bonaparte a fait sortir des geôles de Belle-Ile en 1802, une espèce d'enfant charbonnier qui va écrire le nouveau manifeste de la révolution européenne, l'Histoire de la conspiration des égaux. Celui qui dans la tricolore du concept de la Révolution représente le mot ÉGALITÉ d'abord. Pour reprendre une des expressions favorites de Hölderlin : il y aurait beaucoup à dire là-dessus.
- 48 Ensuite, il est un conseil de Chateaubriand que Hölderlin, de manière apparemment inconséquente, d'autres diraient : déjà folle, ne suit pas : il continue de s'occuper de la Grèce, du non-proche, d'y trouver quelque chose qui nous appartient quand même. En particulier il s'occupe de la tragédie grecque, qui est la grande ennemie du génie chrétien selon Chateaubriand, alors que Homère et surtout Virgile sont « récupérables ». Hölderlin va travailler Sophocle : Antigone, Œdipe. Et ce travail se situe sous le signe du plus proche : en quoi Hölderlin est en fin de compte cent fois plus cohérent que Chateaubriand. C'est le sens des dernières lignes de *das Nächste Beste*.
- 49 Enfin parce que « Bonaparte », en ce temps-là, est un concept politique beaucoup plus ambigu qu'il n'y paraît. Ou, pour dire les choses autrement : parce que Bonaparte continue d'être, malgré le 18 Brumaire, et même ultérieurement, en Allemagne, malgré la reprise de la guerre, le symbole de la révolution française, en ce qu'elle dure (son œuvre institutionnelle, sociale, etc., qui se déploie quand elle est finie en apparence) et en ce qu'elle représente d'espoirs pour les Allemands désireux de changer les choses chez eux. Toute hypothèse politique en Allemagne passe par lui, au sens propre, tant il

a déjà centralisé son pouvoir. Il suffit pour s'en convaincre de lire, par exemple, la correspondance de Hegel en 1807. À ce titre, il n'y a pas de rupture entre le Bonaparte de l'*Ode à Bonaparte*, le prince de la paix, le « grand-homme » de la philosophie de l'histoire de Hegel, et le personnage partout présent dans l'œuvre de Heine, et à travers lui dans le progressisme allemand (à tort peut-être...) jusqu'à Marx (dont le 75 *Brumaire* contient une apologie en creux du grand oncle par rapport au petit neveu Boustrapa). Il a beau avoir eu tous les défauts, le fait d'avoir été le plus grand ennemi des forces les plus réactionnaires de l'Europe lui a laissé une aura paradoxale de « fils de la révolution ».

- 50 Pour dire les choses encore autrement : en se conformant au mot d'ordre du propre (qui se confond avec celui du « national » dans un sens qui n'a rien de nationaliste), sans abandonner le travail sur la tragédie grecque, c'est-à-dire sur la confrontation avec le divin, donc avec le théologico-politique, donc en fin de compte, sans renoncer au désir révolutionnaire, Hölderlin s'engage dans une voie intellectuelle qui n'est pas éloignée de celle des révolutions du XIX^e, voire du XX^e.

5. Égalité !

- 51 Bien que tant de choses les aient séparés, à commencer par l'espace, puisqu'en bons Allemands décentralisés ils n'ont pas de biotope commun, et bien sûr l'âge (bien que...), mais surtout, s'agissant de Heine, l'ignorance tout court, peut-être induite par la méfiance à l'égard de tout ce qui vient de Souabe, Hölderlin et Heine ont en commun qu'on s'est battu après leur mort pour les empêcher de signifier que jusqu'au bout, y compris dans l'agonie ou la déraison, ils gardaient une sympathie immense pour la cause révolutionnaire, dont le concept d'égalité est sans doute le plus fort, le plus dynamique, en ce qu'il est la clé des deux autres. Comme si le voyage en France, chez deux des plus grands poètes allemands, impliquait quelque quarantaine historique, le passage au décontaminateur, l'isolement en caisson.
- 52 À l'heure où l'on demande aux « grands hommes » d'Allemagne ce que signifient pour eux la France et la Révolution française, et où par force la fadaise consensuelle préside à la composition des menus diplomatiques, il ne serait pas mauvais peut-être de faire passer dans les banquets l'épice à peine éventée, le safran brûlant des chanteurs.

RÉSUMÉS

L'auteur examine, dans le cadre, peu développé ici, d'une réflexion générale sur les transferts culturels entre l'Allemagne et la France, la question de ce qui passe mal de la France à l'Allemagne (en l'espèce à propos de la Révolution de 1789) et provoque des refoulements ou des actes manqués : ainsi la jubilation guillotineuse de Heine (dans le poème *Marie-Antoinette*) ou la passion Napoléon de Hölderlin (telle qu'elle apparaît dans son *détour par Lyon*, ou le poème *Friedensfeier*). Avec pour horizon, la question terrible de l'égalité, que les poètes, en ce qu'elle demeure et agite le monde, n'ont pas ratée.

Im Rahmen einer allgemeineren, hier nicht weiter ausgeführten Reflexion über den kulturellen Austauschprozeß zwischen Deutschland und Frankreich geht der Verfasser insbesondere auf das ein, dessen Überlieferung von Verdrängungen bzw. Fehlleistungsvorgängen eingeschränkt wird. Beispiele dafür: Heines implizites Lob der Guillotine oder Hölderlins leidenschaftliche Bewunderung für Napoleon, wie sie sich im *Umweg über Lyon* sowie im Gedicht *Friedensfeier* manifestiert. Am Horizont: die fürchterliche Frage der Gleichheit, die die Dichter, insofern sie besteht und die Welt bewegt und beunruhigt, nicht verfehlt haben.

AUTEUR

JEAN-PIERRE LEFEBVRE

École Normale Supérieure, Paris